La Nouvelle Revue Indochinoise

REVUE MENSUELLE LITTÉRAIRE

Organe de la Pensée et du Mouvement franco-indochinois

NUMÉRO CINQ — JUIN 1936

nri

Directrice : Christiane Fournier

Direction-Rédaction: 2, Rue de Nancy, SAIGON

Administration : N. D. Giang, VINH (Annam)

On s'abonne dans tous les bureaux de poste

Un An : France et Colonies : 40 fr. Étranger : 60 fr.

Le N° : 4 fr.

Les hommes et les lieux nommés dans la nouvelle qui suit ont existé ou existent encore au Tonkin, dans les plaines du « phu » qui s'étend entre Fleuve Rouge rive gauche et Rivière Noire rive droite. Les conversations ont été tenues; les enseignements donnés et suivis. C'est équitablement que le nom de l'auteur est resté longtemps populaire dans la fidèle mémoire des Annamites; aucun Français, aucun Blanc n'est entré plus profondément dans leur âme et dans leur cerveau.

AUX TOURNANTS DE LA VOIE

Nouvelle inédite de

MẶT GIỜI

(Albert de POUVOURVILLE)

JE suis de la race des conquérants. Au plus loin que remontent, dans le chartrier familial, les parchemins et les papiers de mon pédigrée, les gens de mon nom étaient casqués et gantés de fer. Mes parents du siècle contemporain ont servi aux armées napoléoniennes; le père de mon trisaïeul est enterré debout dans une colonne de l'église canonicale de la place forte où il gouvernait pour le Roi de France, un autre a été colonel --- général de Narbonne --- dragon et a pris deux vaisseaux de la flotte hollandaise, à la tête d'un parti de cavalerie qui combattit avec de l'eau salée jusqu'au poitrail: un autre a chargé, pour le compte de son suzerain Raymond l'Albigeois, hors des remparts de Toulouse assiégée, les gens de Simon de Montfort: et je présume bien que le premier d'entre eux, mercenaire d'Aquitaine, fut fait, après une randonnée en Saxe, « compagnon » du Grand Carl, l'Empereur à la Barbe Fleurie. Tout cela n'importe guère, puisque, en somme, nous sommes tous, tant que nous sommes, sortis à la même heure, de la sixième côte d'Adam; cela en vérité n'importe pas du tout, sauf pour savoir que j'ai en mes artères du sang, rouge ou bleu, de chef de bandes et de lansquenet.

C'est pourquoi j'ai été, enfant, ébloui par le prestige du pantalon rouge à bande d'or, des états majors; c'est pourquoi, à cet âge du jeune homme qui n'est pas encore l'âge de raison, je suis parti pour le Tonkin, armé d'un grand sabre, pour y établir le régime de la force.

Ça n'a pas été très long: les mandarins étaient à vendre; leurs soldats avaient peur de nos canons, les paysans se terraient dans les campagnes; et les lettrés, timides, ironiques et las, s'enfermaient dans le silence. Vraiment, ce que nous faisions était très facile.

Seulement, j'avais quelques dons d'observation assez aigue. Et un jour, je me suis aperçu que ce que nous faisions, ou rien du tout, c'était la même chose.

* * *

De singuliers symptomes m'y avaient préparé. Par exemple, je savais que ce peuple était instruit, qu'il avait une très vieille civilisation, que ses magistrats n'obtenaient leurs charges qu'à la suite d'examens littéraires et sérieux, très ardus, qu'ils avaient des hiérarchies secrètes de sages et d'hommes doués, héritiers de la tradition orale des plus anciens Mages d'Orient : enfin que leurs savants et leurs philosophes, parmi lesquels Laotseu, Mengtseu et Kongfoutzeu (le Confucius des Européens) avaient atteint, au moins, les plus hauts sommets de l'intelligence humaine. Or, je ne recevais jamais, sous le péristyle où se tenaient mes audiences, et je ne rencontrais jamais, dans les villages que j'allais pacifier à la façon blanche, que de pauvres diables, tout à fait simples et bien bornés, tout juste pourvus du plus médiocre bon sens, et à peine égaux à nos paysans des vallons alpestres les plus dénués. Par ailleurs, nous étions entourés d'une populace de boys, de coolies, et d'interprêtes de la plus stupéfiante amoralité.

Il y a donc, dans ce peuple, des gens, les meilleurs, les chefs, qui se cachent de nous. Pourquoi faire ? nous n'en savons rien : c'est notre métier, pourtant de le savoir.

Or, si cachés, si absents qu'ils soient, ils ont, par la tradition ou par la science, une influence formidable sur les esprits même les plus obtus et vulgaires. La preuve ? Ma charge m'oblige non seulement à condamner et à faire exécuter les pirates, les voleurs de grands chemins et autres coupables, mais à assister à leur exécution. Le lendemain de mon arrivée au chef lieu de la province, un cortège de justice a défilé devant moi, le juge indigène, et ses parasols, et son palanquin, et ses porteurs de bétel et de crachoirs ; et le crieur public ; et le condamné, que la loi nationale permet à ses proches d'accompagner jusqu'au lieu du supplice. Dans ce dernier groupe, à côté d'un homme calme, souriant et qui parlait sans rapidité ni emphase, marchait un autre homme, la tête nue, le front soucieux et barré d'un pli. Je le déterminais tout de suite, et dis au mandarin, debout à ma droite, dans sa belle robe de soie prune :

« Voici un homme chargé de crimes et de qui, enfin, la conscience parle ».

Le mandarin sourit légèrement et me releva respectueusement de mon erreur : le condamné qui allait mourir, c'était l'homme qui souriait en parlant ; l'homme triste, c'était le bourreau.

Quel était donc, au fond des âmes, l'enseignement, quels étaient, au fond des brousses, les maîtres qui pouvaient, de haut et de loin, faire de telles consciences, et donner une telle dignité aux pires des bandits et aux plus frustes des êtres ?

J'ai pensé que c'était mon métier de le chercher ; et, à peine ma recherche commencée, j'ai compris que c'était mon goût de l'apprendre. Mais j'ai su, dès le premier jour aussi, que ce ne serait ni court, ni aisé.

* * *

J'ai commencé par apprendre la langue. La langue parlée, bien entendu : car pour écrire cette langue, il faut être de son sang.

J'ai donc pris un serviteur indigène, dans la classe moyenne correspondant en France à la petite bourgeoisie ; c'était le troisième enfant d'un chef de canton qui en avait vingt deux et qui pensait — il me l'a dit — avoir tout juste fait son devoir de reproducteur. Ce fils, qui demandait à être appelé Bâ, savait ce qu'il est nécessaire de savoir pour vivre ; le Père lisait couramment les deux mille trois cents caractères de l'idiome administratif, ce qu'il faut pour être Cai tông, et, peut-être, sur la fin de sa vie, Quan huyên (Sous Préfet).

Donc, Bâ se mit à me servir, c'est à dire que, intendant malicieux et prudent, il ne faisait rien par lui-même, mais commandait à ceux qui me servaient. Par ailleurs, il était libre de tout organiser dans ma maison et de faire tout au mieux, c'est à dire, à sa guise. Une seule chose, sous peine de renvoi injurieux et immédiat, lui était interdite : prononcer un seul mot de français, ou, du moins, du « sabir » inénarrable qu'il croyait être du français.

J'ai des prétentions, à moitié justifiées, au polyglottisme ; donc, au bout de dix huit mois, je parlais assez couramment une langue détestablement populaire et défectueuse, mais je me faisais comprendre en toutes occasions, et à peu près ; et je n'avais plus besoin des « services » de Messieurs les Interprètes; en suite de quoi j'obtins assez vite l'estime et la confiance de mes administrés ; ils étaient ravis de n'avoir plus à graisser les pattes de ces fonctionnaires sinon pour qu'ils s'abstiennent de paraître à mes audiences et de traduire à leur façon les pièces de mes dossiers, les suppliques et les conversations de mes solliciteurs.

Aimé du bon nhà quê qui parlait de moi aux veillées comme d'un Blanc juste, aimable et patient, c'est-à-dire d'un phénomène, — je parvins, au bout de deux ans, à me faire bien venir des notables ; — non seulement on ne frappait plus le gong d'alarme quand j'arrivais

dans un village, mais les « nho » ne fuyaient plus à mon approche ; et les vieux venaient, en tirant les trois poils de leur barbe, me saluer dans la « dinh » ou pagode communale ou je me tenais suivant la tradition. Seuls, les buffles me tenaient rigueur. Mais je n'avais pas affaire aux buffles : je voulais seulement avoir affaire aux sages.

*
* *

Dans un de ces hameaux où j'étais reçu avec une encore craintive amitié, habitait un de mes tho-lai. C'était une façon de « sergent aux écritures » qui s'était marié là, et y avait fondé son jeune foyer au milieu d'une paire de mâu de rizières que lui avait concédés la commune, en égard à son titre militaire (car le souverain de Hué confère, aux meilleurs de nos tho-lai, le titre de Xuatdoi, dignité de la septième classe annamite qui distingue de la plèbe, son bénéficiaire et ses ancêtres). Donc, mon Xuatdoi s'était installé là ; il avait affaire tous les matins, à quelques ly de la citadelle de Sontay, ou sur la route mandarinale de Hanoi à Honghoa, tandis que son Père, vieux thây thuôc (médecin) et vieux lettré, demeurait à Cam-thinh éden agreste et paisible, loin de tous chemins où pouvaient s'aventurer les Occidentaux, parmi les bambous au clair feuillage, et les petits étangs cachés sous les bambous. Le Xuatdoi avait, de la maison paternelle, apporté là quelques livres que, sur la recommandation de Bâ, il me prêta, et à la traduction desquels il voulut bien se prêter lui-même quand je lui eus déclaré que les textes qu'ils contenaient seraient instructifs pour les lettrés européens et avantageux surtout à ma personnelle ascèse.

C'est ainsi que, pendant que le Gouvernement me croyait à la chasse aux pirates (il y avait trois ans que, dans cette région, j'avais réduit leur dernier chef au suicide honorable) j'étudiais des choses que pas un de mes compagnons ne savait ni même ne soupçonnait ; c'est ainsi que, mon cheval de guerre, dessellé et lâché dans la rizière, engraissait pacifiquement ; et moi, le jour et la nuit, dans le jardin aux aréquiers et aux « Mains de Bouddha » que dorait le soleil ou qu'argentait la lune, je traduisais, avec l'aide d'un savant, les livres sacrés de Laotseu, ce philosophe mystérieux, qui, par modestie, reste d'abord soixante ans sans rien dire et qui, son cycle terrestre accompli, gravit à genoux le mont Namshan, et de là, monta directement dans le Ciel, comme son ancêtre le Dragon.

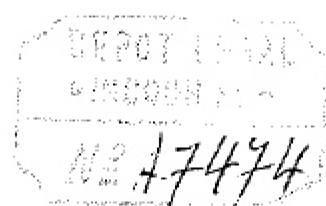
*
* *

(A suivre)

la Nouvelle Revue Indochinoise

paraissant le 30 de chaque mois

N° 6 — JUILLET 1936



nri

SOMMAIRE

AUX TOURNANTS DE LA VOIE

Nouvelle inédite de

II MẶT GIỜI

(Albert de Pouvourville)

Tout cela — une préface — a duré dix années. Trois années consacrées à faire le premier pas dans un chemin que je voulais parcourir jusqu'au bout. Et quand j'ai demandé à me mettre en route, on m'a indiqué le sentier qui conduisait à la maison de Luât, Père de mon modeste, humble et fin compagnon ès-traduction, sans qu'on puisse d'ailleurs m'affirmer que, dans cette honorable demeure, je serais reçu autrement ni mieux qu'un homme illustre et étranger.

Ainsi, il m'a fallu trois années de patience et de travail entêté et obscur pour savoir la valeur de ce que je ne savais pas : tout — et de ce que je savais : rien. Et pour renverser, autant que possible, les termes de cette déplorable proportion, on m'offrait de faire un trajet sur un sentier mal frayé que bouchait un mur. Derrière ce mur, le Sage avait une maison. Je n'en savais pas davantage.

Tel est le viatique intellectuel avec lequel je me suis mis en route.

*
* *

Une première station, celle d'un calvaire qui fut intellectuellement pénible et qui en comptait bien plus de quatorze ; — il fait que je le dise ici, afin que ceux qui essaieront de faire comme moi (s'il en est, par hasard, dans l'impatiente génération qui me suit) sachent par avance à quelles rebutantes lenteurs et à quels obstacles ils se heurteront mille et dix mille fois.

Le Xuat-dôi Cang avait prévenu de mon désir et de ma visite, son Père le Tong-Sang, les notables, le Maire — qui est normalement le dernier des notables — et tout le hameau. Malgré ce que j'avais dit, on s'attendait à me voir arriver à cheval et suivi d'une escorte pompeuse

et armée. Point. J'arrivai dans un «pousse», tiré par deux de mes boys ; et encore, je mis pied à terre pour entrer, non pas tant par calcul ou modestie, que par nécessité. Car Camthinh, au milieu de ses rizières toutes mouillées, ne communique à l'univers que par de petits sentiers où l'on ne saurait aller qu'à pied, et où, si deux piétons s'y croisent, il faut que le plus jeune se range et descende de côté, dans la boue, pour laisser passer le frère aîné. Je crois que, depuis que j'ai quitté cette terre, on a fait un chemin communal, où peuvent s'aventurer les voleurs ; mais immédiatement, tous ceux qui avaient, à Camthinh, un peu de science ou un peu d'argent, ont quitté le pays et s'en sont allés un peu plus loin, dans l'intérieur. Car le Sage l'a dit : il n'y a rien de bon à attendre d'un étranger.

J'ai donc laissé mon pousse sur le bord de la «route mandarinale», et je suis venu à Camthinh escorté de mes deux boys, qui, pour montrer aux populations (il n'y avait personne) que je n'étais pas à craindre, mâchaient leur bétel et crachaient libéralement à droite et à gauche, dans la rizière.

J'ai longé, un petit temps, la haute haie de bambous épineux qui entoure le village ; entre les deux pieux du mirador de garde où susurrait l'éolienne, la porte était ouverte et il n'y avait personne pour la défendre. Signe de confiance. A dix pas derrière, dans ce qui sert de rue, les notables étaient rangés et m'attendaient en silence. Signe de respect officiel.

La rue est bordée de clayonnages et de bambous tressés, à travers quoi passent les feuillages et les plantes des jardins. On n'y voit point de maisons. Celles-ci qui composent, — quand le propriétaire est un peu aisé, --- un quadrilatère de logements enfermant un petit étang dans la cour intérieure, sont cachées dans des frondaisons basses.

On voulait me conduire à la pagode du lieu, laquelle sert de maison commune ; j'ai refusé, en disant que je n'étais pas un chef en expédition, ni un résident en tournée, mais un particulier en promenade. Et donc, flanqué du principal notable à ma gauche, et à ma droite du maître d'école, je m'acheminai, avec toute la lenteur que commande l'étiquette asiatique en l'honneur du grand personnage que l'on voulait que je fusse, vers la maison de Luat.

A l'entrée du jardin --- un jardin comme tous les autres --- la herse de bambous était levée et Cang dans ses habits de cérémonie, et le turban aubergine correct et sans un pli, m'attendait. Il me salue à la française, afin de bien publier ma caractéristique étrangère, et me précède dans le sentier dallé, entre des daturas, des bananiers et des aréquiers jusqu'à la maison paternelle. Mes deux boys s'assirent en dehors de la herse, un de chaque côté ; et les notables, après des salutations magnifiques et compliquées, se retirèrent.

Et je m'avançais dans le jardin. Cang muet à mon côté. Après trente pas, j'entrai sous l'auvent, et j'eus devant moi la muraille en bois de la maison

Un silence profond régnait. Sous l'auvent, il n'y avait pas de fenêtre. Il y avait une porte et cette porte était fermée.

*
* *

Luat était un Sage. Il avait, à cette heure-ci, soixante douze ans, huit enfants légitimes (ne parlons point des autres, seconds, adoptifs et reconnus : ils seraient trop). Il savait écrire soixante mille caractères, connaissait les vertus des minéraux et des plantes, et fumait l'opium régulièrement et sagement, depuis l'âge de raison. Il était, de son état thây-thuôc (médecin) et avait à son actif un bon nombre de guérisons, à telles enseignes qu'il avait été dispensé de la coutume --- imposée à ses confrères --- laquelle consiste à tenir allumées, sous l'auvent, autant de lanternes qu'on a laissé mourrir de clients, autrement que de sénilité.

Tel était le statut officiel et extérieur de Luat.

Autrement, il était Tong-Sang du Grand Rite taoïste, il savait expliquer les livres sacrés et occupait un haut rang dans le Thien dia nhien et dans le Bachlien, les deux Sociétés secrètes majeures de la Race Jaune. Il était familier avec les secrets enclos aux formules magiques des Hommes Doués, et il connaissait assez de lois de la nature, ignorées des Blancs, pour avoir la réputation d'un thaumaturge.

Il était à son ordinaire, souriant et silencieux.

C'est à cet homme là, attentif derrière sa porte fermée, que j'allais demander la science, ou du moins ses rudiments. Et dès les premiers jours, dans le temps assez long où il me recevait cérémonieusement comme un étranger, je compris que, armé de sa langue sigillographique, où les caractères expriment des idées, il était à l'affût de ma pensée, toute faible et nue, ne sachant user que de cette déplorable langue analytique, où les mots ne disent que des sons.

Comment un étranger que son hôte veut honorer entre dans la maison d'un jaune, je ne le répèterai pas ici : tout un chacun le sait, depuis que Claude Farrère a écrit la *Bataille* ; et ce qu'il en a dit est infiniment juste ; mais, étant donné que j'étais à la fois un ignorant et un illustre, il convient de multiplier par neuf (chiffre rituel ici) les complications dont usa ailleurs l'honorable Tchéou-Peï vis à vis Felze (François) membre de l'Institut de France.

Donc, quand nous fûmes assis, suivant les Rites --- moi à gauche malgré mes protestations, et que j'eus licence de parler, je parlai. J'étais très fier de savoir la langue de mon interlocuteur, et je ne me privai point d'une tournure harmonieuse et littéraire. Et le seigneur Luat, après s'être incliné et avoir réfléchi, me répondit. Sa voix était claire,

nette et posée. J'entendis fort bien les sons qu'il énonça, mais je n'y compris rien.

Rien du tout. Cang, qui était présent et qui souriait, m'expliqua.

Je m'exprimais dans le langage parlé vulgaire. Luat me répondait dans la langue écrite, c'est-à-dire en nommant par leur nom chacun des caractères qui eussent représenté son discours. Il y avait deux manières de dire les mêmes mots ; j'avais mis trois ans à en connaitre, à peu près, une. Je venais d'apprendre qu'il en existait une autre. Alors, tout était à recommencer ? Or, sur un geste courtois de Luat, Cang à l'instant me servit d'interprête.

Et ce fut ma première leçon.

J'ai travaillé neuf ans, avec ce Sage, sinon sous sa direction, du moins sous ses auspices. Et la seule chose générale, concernant son enseignement que je puisse dire, c'est que, ayant ensemble constaté le point de départ, et ayant ensemble convenu du but à atteindre, il m'a décrit les montagnes, les précipices, les orages, les ténèbres qui nous séparaient l'un de l'autre. Après quoi il m'a laissé libre du chemin à prendre pour aller de l'un à l'autre. C'est tout ce que, dans l'ascèse la plus rude et impérieuse qui soit au monde, j'ai conservé d'indépendance et de dignité.

Dire ce que j'ai appris ? et comment je l'ai appris ? il y faudrait les neuf années elles-mêmes, car pas une minute n'y fut inutile, et pas une pensée perdue. Jamais un maître n'enseigne expressément un véritable disciple. On n'acquiert la science que par le travail personnel. Le maître pose devant le disciple les objets du labeur ; après quoi, il lui donne l'appétit d'y goûter ; mais il reste lui-même immobile, et --- en apparence --- inactif. Et ce faisant --- ou, préférablement --- ce ne faisant pas --- il rend, à la science, hommage ; et, à lui-même, sécurité.

Car l'initié tue l'initiateur.

Pour accomplir un labeur, il faut être seul --- seul avec le Livre qu'on a choisi. Et il convient, pour le comprendre, de le savoir lire. Or, pour n'importe quel Livre --- d'un Sage, bien entendu --- voici la règle pour bien lire :

« Tu prends (qu'on veuille m'excuser ; mais le livre que j'ai devant moi --- comme tout Livre qui est sage, est écrit, non pas avec des signes alphabétiques, mais avec des caractères, c'est-à-dire avec des idées).

« Donc tu prends une association d'idées, c'est-à-dire une ligne de caractères interdépendants. Tu lis silencieusement chacun d'eux. Le premier, par exemple, en cherchant à t'identifier à l'idée qu'il représente. Et puis, tu prononces tout haut le nom de ce caractère ; et tu recommences : vite, très vite, le plus vite que tu peux ; une fois, dix fois, cent, mille et dix mille fois. Et tu vas ainsi, sans arrêt et sans

haleine, jusqu'à ce que le son prononcé par tes lèvres n'appelle aucune forme devant tes yeux et aucune signification dans ton esprit. Et quand enfin, ce son a atteint cette viduité qui est la sienne, tu le laisses tomber, comme une coque vide. Alors seulement, tu es identifié à l'idée que ce son — ou ce caractère --- représentait : et c'est maintenant que tu la comprends vraiment, parce qu'elle est dans ton esprit ; et elle n'en peut plus sortir, puisque sa prononciation n'a plus de son pour toi, et que, par suite, tu ne peux plus la nommer.

Je remarque que, depuis peu de jours, mon maître me tutoie. Et je comprends et j'en suis plein de fierté. Maintenant, il ne voit plus en moi le Conquérant qu'il pouvait craindre, ou le civilisé lointain qu'il traitait avec courtoisie, mais il ne voit plus en moi que son élève, aujourd'hui son inférieur, mais peut être un jour son égal.

. . . — Maintenant, dit mon Maître, (et ce ne fut pas tout de suite) maintenant tu possèdes à peu près et théoriquement (théoriquement puisque tu ne t'en es encore jamais servi) l'instrument avec lequel tu peux éclairer ton esprit. Et nous pouvons essayer de penser ensemble. . . . .

Alors j'ai d'abord appris que c'était une très grosse infirmité, provenant de l'incohérence naturelle à l'homme, que de se représenter les objets par des lignes, des surfaces, des volumes, ou des couleurs.

C'est là, j'en ai eu plus tard acquis la certitude, la source de toutes les erreurs. Et, par dessus le marché, c'est inutile. La forme est à l'idée ce que la liturgie est à la Religion. Elle est la cause immédiate de la variété, des différences et, par conséquent, le plan des hostilités et de tous les crimes. — Je ne prétends pas résumer, en quelques lignes, et, moins encore, faire comprendre un tel enseignement. Je marque seulement le but de l'étape --- des étapes successives --- et je néglige les détours et les cailloux du chemin.

J'ai appris, de la même façon et par des exercices de factions, par une manière de yoghisme de l'esprit et des qualités de l'esprit, qu'il n'y avait pas réellement de *limites*, et que la limite n'était qu'une conséquence, naturellement erronée, de l'erreur.

La limite, en vraie analyse, n'est qu'une autre manifestation de la forme, la cause de toutes les passions des hommes et de tout ce qui est vivant. Et si nous avons, nous, hommes, imaginé la limite, c'est que nous nous sommes crus limités nous-mêmes, et que nous avons prétendu que toutes choses fussent à notre image. Limités, nous même ? Nous avons cru l'être par la naissance et par la mort de l'homme, phénomènes que nous avons pris pour un commencement et pour une fin. La naissance et la mort ne sont pas plus, dans l'Universel, que le lever et le coucher du soleil. La naissance est un point ;

la mort est un point, ils sont exactement placés l'un sur l'autre et se confondent ; et pourtant, le phénomène humain est entre eux.

Nous n'avons pas, dans notre rhétorique raisonneuse, voulu admettre cela, parce que nous sommes, en plus que des ignorants — des vaniteux et des égoistes. Mais si nous savons morigéner ces mouvements ridicules, tout revient à sa place, et tout est clair. Le phénomène humain, jugé d'après la « Voie », n'est exactement rien du tout, et nous n'y attachons une certaine importance que parce que nous y sommes.

En réalité, ce phénomène, ce moment compte tout juste autant que le phénomène qui a précédé celui où nous sommes, et auquel nous ne pensons jamais, parce que nous avons oublié que nous y sommes passés et en sommes sortis.

Il faut admettre, vous qui me lisez, que j'étais parvenu à comprendre tout cela, et si profondément que je ne pouvais admettre qu'il y eût autre chose. Pourquoi d'ailleurs, passer par les offres et les longues souffrances par où j'ai passé ? et pourquoi n'admettre pas cela bonnement, comme nous admettons les axiomes de la géométrie d'Enclide? Travaillez donc, si vous voulez, avant d'admettre, vous souvenant de ce qui m'est advenu ; je ne souhaite pas que vous le vouliez ; et je souhaite, au contraire, que vous admettiez sans avoir travaillé. Venons aux corollaires nécessaires ; plus de forme, ni de langage, ni de limites ; les cinq sens deviennent inutiles et ne sont, *à celui qui voit*, que des preuves de l'impuissance initiale du composé humain, qui a *été* obligé (la fonction créant l'organe) de se créer à soi, les cinq sens, pour se défendre de l'Univers, exactement comme il a créé la flèche et la fronde, pour se défendre des fauves des premiers âges.

Et s'éclaire ainsi, la Parole incluse aux colonnes des Phan Ac, ce « Livre du revers », où toute sagesse exprimable est enfermée : « La voix sans la parole, l'entendement sans le son : la vue, sans l'objet ; la Possession sans le contact. — Prier avec des lèvres muettes, croire avec des oreilles fermées ; commander avec des yeux soumis ; prendre avec des mains immobiles ».

Ici se place le progrès --- l'ascèse, comme disent les techniciens --- qui est le plus difficile à réaliser, parce qu'il va directement, non pas seulement contre nos vices et nos penchants, contre nos ignorances et les apparences, mais contre l'humanité et contre nous-mêmes, à tel point que cet échelon ne se gravit, si j'ose dire, que par une adhésion à la disparition humaine, c'est-à-dire au suicide formel.

— Réfléchis, me dit mon Maître Luat, avec un sourire dont la finesse se double d'une singulière et inquiétante amitié. Réfléchis, mon disciple ; et compte les chaînes insupportables et inutiles, dont je t'ai délivré déjà : les sens, la forme, la limite, la sensation... et dis moi

--- si tu peux, --- à quoi, étant libéré de tout cela, te sert la durée ? et dis moi de quel droit tu as attenté à l'idée de l'Eternité, en la transformant par ta prétention à la mesurer en temps ?

Mon Maître ne fait jamais les réponses aux questions qu'il pose, il attend que je les trouve moi-même. Et je ne les trouve pour ainsi dire jamais, sinon en lui disant qu'il a raison. Ce n'est pas que son raisonnement m'illumine, mais je ne puis rien lui objecter là contre : et il faut que j'en passe, fort mécontent de moi-même, par où il veut. Je ne crois pas que mon maitre connaisse Socrate et sa doctrine ; et pourtant... il ne faut être sûr de rien avec les Hommes doués des pays jaunes ; il se peut bien que, dans le recul des siècles, un de ses aïeux intellectuels ait sinon inventé, du moins utilisé la méthode interrogative, à quoi, des ans plus tard, Socrate a donné son nom.

Et après un silence, un grand silence, un silence plus long et plus profond que tous ceux qui l'ont précédé :

— Remarque, mon fils, ceci : que si tu te tais là-dessus, après t'être tu sur tout le reste, tu vis la vie : non pas, sans doute, la Vie de la Voie, que nul ne connaît et que nul ne peut dire, mais le phénomène de l'existence présente, dont tu vis toi-même et dont vit tout ce qui, dans cet Univers, t'entoure.

Et le silence retombe. Et je cherche, et je ne trouve rien à répondre. Et je ne réponds rien. Et Luat se lève, et m'ayant regardé plus fixement que de coutume, sort, et me laisse seul.

Seul, avec ma conscience. Avec ma raison. Avec les Dieux.

(La fin au prochain numéro)



Bois gravé de Suzanne Truitard

la Nouvelle Revue Indochinoise

REVUE MENSUELLE LITTÉRAIRE

Organe de la Pensée et du Mouvement franco-indochinois

NUMÉRO SEPT — AOUT 1936

AVIS IMPORTANT

A la demande de nombreux abonnés, nous avons réimprimé notre No 1 de Janvier, lequel est épuisé depuis longtemps.

Ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas reçu doivent le recevoir sous la même enveloppe que le présent numéro.

Le présent avis annule, le cas échéant, la mention «à partir du No 2» portée sur nos factures ou quittances.

Directrice : Christiane Fournier

Direction-Rédaction: 2, Rue de Nancy, SAIGON

Administration : N. D. Giang, VINH (Annam)

On s'abonne dans tous les bureaux de poste

Un An : France et Colonies : 40 fr. Étranger : 60 fr.

Le No : 4 fr.

AUX TOURNANTS DE LA VOIE

III

(Fin)

Nouvelle inédite de

MẶT GIỜI

(Albert de Pouvourville)

Seul. Tout d'un coup je me souviens d'une intuition que m'a donné la Drogue, dans les solitudes de la Haute Rivière Noire. Et comme un nageur, qui a coulé, donne un coup de talon au fond pour remonter à l'air, je donne un coup de volonté et je remonte, au long du temps, jusqu'aux formidables jours alors vécus.

A cette époque-là, je suis, sans la moindre préparation que le rêve, entré en relations avec l'Eternité, aux bords changeants de la création. J'arrive aujourd'hui au même point par le raisonnement abstractif et par la suppression logique de toute relativité, et -- pour commencer -- de moi-même.

Oui. Je veux bien. Mais où tout cela va-t-il me conduire ? En un moment d'anxieuse franchise, je l'ai demandé à mon maître. Il m'a répondu par deux toutes petites phrases : « Je le sais pour moi-même : je ne le sais pour toi. Et si, par impossible, je le savais pour toi, je ne te le dirais pas; car tu n'as de mérite que parce que tu découvres ».

C'est-à-dire qu'il ne m'a pas répondu. Et j'ai compris que son silence me commandait de chercher moi-même les futurs objets de mon labeur, et aussi les corollaires certains des vérités qu'il m'avait permis, jusqu'ici, de découvrir.

Et je lui apportais, les uns après les autres, nos principes et nos théories d'Europe : un seul mot, que j'attendais, les anéantissait, comme une piqûre d'épingle dégonfle un ballon d'enfant.

— La Trinité ? disais-je. La Sainte Trinité des catholiques ?

— Les trois hypostases ? Ce n'est pas un mystère. C'est un axiôme, ou un jeu de mots.

Et le lendemain :

— L'unité de la matière ? la conception, vraiment surhumaine, de nos alchimistes médiévaux, retrouvée, sur d'autres raisonnements, par nos plus illustres penseurs modernes... Poincaré ?... Einstein ?...

— La matière une ? Ce n'est pas une inconnue; c'est une clarté. Ce n'est pas un problème : c'est un de nos points de départ.

Alors, moi, avec une petite révolte intérieure :

— Soit : et vous avez toujours, dans le domaine des idées, raison. Les idées ? C'est comme les chiffres : on leur fait dire ce qu'on veut, comme à tout le domaine spéculatif. Mais les choses ? mais les faits ? mais ce qu'on voit ? mais ce qu'on touche ? mais la vie ?

— Tu appelles donc la vie ce que tu vois et ce que tu touches?

De peur de m'enferrer, je me tais.

— Soit. Appelle donc la vie, tout ce qui est de ton témoignage d'homme. Mais est-ce que, homme, tu te crois parfait ?

— Non certes, non. Et moi moins que tout autre.

Ici du moins je n'hésite pas.

— Pourquoi dis-tu : *moins* que tout autre ? Tu es comme les autres. En face de la vérité, nous sommes tous pareils. Mais si tu te sais imparfait, pourquoi ajoutes-tu une foi totale à ton témoignage ? C'est le contraire, précisément, qu'il faut faire. Du moment que tu es homme, c'est-à-dire imparfait nécessairement, tu ne peux rien sentir de vrai ni d'exact. Et c'est pour cela que tout ce que tu vois, sens et entends, est - *parce que* tu le vois, le sens et l'entends - faux. Faux absolument et dans sa manifestation. C'est dire que rien de tout cela n'existe. Pourquoi ne réfléchis-tu pas, mon fils ?

Et, comme s'il me donnait un conseil empirique :

— Tu est sous la domination des choses. Vas donc un peu chez toi, sans observer autour de toi : et ayant clos ta porte et ta fenêtre,

fermé les livres et éteint ta lampe, regarde, jusqu'à ce que tu ne la voies plus, l'ombre du coin le plus obscur de ta chambre. Peut-être alors tu verras.....

..... Tiens ! tiens ! c'est là le conseil que l'illustre Occidental Déjerine donnait aux névrosés incurables. Après l'avoir quelque temps suivi, ils devenaient généralement fous. Je dis cela à mon maître. Il demeure grave :

--- Tu en sais donc plus long que je ne pensais : seulement tu ne sais pas que tu sais. Le résultat que tu m'annonces était certain, parce que ton professeur ne donnait ce conseil qu'à des malades. Mais s'il l'avait proposé à des êtres sains et équilibrés, comme je crois que tu es toi-même ? Comprends-tu ? Donc, si tu essayais de faire ce que je t'ai dit ?

J'essaierai. Car, sous d'autres formes de langage, il me semble que j'ai déjà entendu parler de ça. Les grands alexandrins..... et les néoplatoniciens ?.... Proclus et les autres ?.... Et les premiers gnostiques ?.... Ces thaumaturges qui épouvantaient Pierre ?.... Simon le Mage ?.... Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil ?

--- Rien du tout, dit Luat, qui a écouté mon silence et qui répond à ma pensée.

*
* *

Alors, tout a toujours été ? Ou, pour ne pas dire de sottises, tout *est* dès le premier jour, comme tout *est* aujourd'hui, comme tout *est* demain, parce qu'il n'y a pas plus de temps dans l'éternité, qu'il n'y a de *temps* dans la conjugaison des verbes auxiliaires. Et voici que je me débats, dès le premier énoncé, dans la carence déplorable de nos langues alphabétiques et de nos termes matériels. Je comprends, maintenant seulement, cette phrase, négligemment mise par Luat au commencement de son enseignement :

--- Si tu as pensé une vérité, ne la fais pas sortir de ta pensée ; car, dès que ta parole l'exprime, la vérité est une erreur.

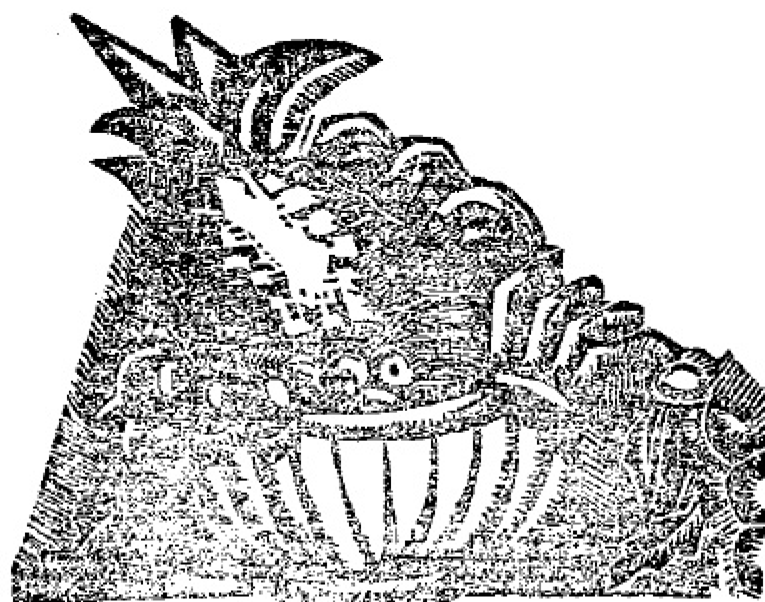
Tel est le premier tournant de la Voie. J'y suis enfin parvenu. Je vois devant moi une autre spirale, de rayon égal à l'infini, et de pas de vis égal à zéro : ou, indifféremment, le contraire. Et il me

semble que j'aperçois la courbe d'un autre tournant (cette numération est ridicule et inexistante) : si j'ai commencé de nombrer, j'entre, moi, être humain dans l'indéfini, puisqu'il n'y a pas de nombre dernier, puisqu'il y a toujours un nombre après celui que j'ai pensé.

Le premier tournant ? J'y suis. Y êtes-vous, vous qui me lisez ? Si vous y êtes, vous comprenez comme moi que, dès lors, on ne doit plus --- on ne peut plus --- parler ni écrire, Parler, écrire ? Je sais maintenant que c'est, inévitablement, dire ou tracer une erreur, et une erreur volontaire, c'est-à-dire un mensonge. Parler ? écrire ? C'est reculer dans le chemin qui est devant moi.

Comment donc travailler ? C'est bien simple : c'est enfantin, dit mon maître. Tout de même, pour un Occidental - qui n'est pas nécessairement ferré sur les sciences secrètes - c'est une chose encore mystérieuse. Donc, cessant et refusant de parler et d'écrire, c'est ici que je vais connaître et utiliser la marche directe de la pensée à la pensée.

Alors, logique et normal, je clos les lèvres, je ferme le livre, je brise la plume; et, ainsi désarmé et *armé*, je m'avance vers le tournant prochain de la Voie.



Suzanne Truitard